

Une publication des étudiants aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal

HORS-SERIE, Février 2015





Rédacteurs en chef Brïte Pauchet Xuân Ducandas Sébastien Lavoie

L'équipe

Journalistes Véronique Parenteau Juan Carlos Arellano Lopez Anouk Legault Marie-Paule Primeau Martine Lampron Lynne Raymond Maia Loinaz

Réviseures en chef Carine Touma Émilie Houle

Réviseures Brïte Pauchet Carine Touma Émilie Houle

Graphiste Sarah Laou

Imprimeur JG Litho inc.

Supervision Louis Belzile



MOT DE LA RÉDACTION

Enfants gâtés, consommateurs nés, « mauviettes » selon le romancier américain Bret Easton Ellis... Aucun qualificatif n'est épargné pour moquer la génération Y, ces enfants du millénaire nés entre le début des années 80 et celui des années 2000.

Génération décevante, on lui reproche son goût pour la bohème et le divertissement. Génération déçue, on lui prête aussi un manque de prévoyance qui la condamne à la précarité.

C'est pourtant une tout autre image qui émerge des textes de ce numéro spécial. Nous avons été frappés par la façon dont les étudiants du RED 3000 brossent, chacun à leur façon, un portrait des jeunes adultes d'aujourd'hui.

Ces jeunes qui veulent jouer, écrire, danser, tout en affrontant défis multiples et conjonctures malheureuses. Mais surtout, ces jeunes qui entreprennent.

Les rejetons du siècle semblent s'adapter aux exigences comptables de notre époque, sans renier pour autant leur nature créative ni renoncer à leur quête de sens.

Lanceurs de paris, créateurs d'entreprises, organisateurs de festivals enneigés... Abeilles industrieuses réalistes mais optimistes, les enfants et petits-enfants des baby-boomers prouvent que l'on peut rêver comme d'autres travaillent : de façon acharnée.

Notre génération serait-elle, finalement, celle de la résilience?



Sommaire

- 2 Mot de la rédaction
- Lire les yeux fermés
- Jeunes loups québécois
- Les « frileux » de Montréal
- 9 **Être écrivain en 2014**
- **12** Génération Y: La désillusion tranquille
- 16 Être ou ne pas être... acteur
- 19 Le réservoir Baskatong
- 20 La capsule linguistique
- **Suggestions de lecture**

Le Reporter en ligne : http://ageefep.qc.ca/publications/le-reporter









Lire les yeux fermés

Par Véronique Parenteau

S'informer, lire, se documenter. Ce qui va de soi pour la majorité des gens s'avère un grand défi pour les personnes avant une déficience visuelle.

Pour Gérard St-Denis, la lecture quotidienne de ses journaux est sacrée. C'est grâce à un logiciel de synthèse vocale que le journaliste à la retraite peut continuer à s'informer, malgré une dégénérescence maculaire très avancée. Comme lui, 140 000 Québécois dépendent de la technologie pour accéder à leurs textes favoris.

Si tous, nous connaissons les livres audio, les livres adaptés nous sont souvent étrangers. Constitués de fichiers MP3 organisés selon la norme DAISY (Digital Accessible Information SYstem), ils ne peuvent se lire qu'au moyen d'un appareil ou d'un logiciel adapté. « La norme DAISY permet à une personne atteinte d'une déficience perceptuelle de naviguer de facon efficace, comme si elle feuilletait un livre », explique André Vincent, chef des Services adaptés à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ). À peine plus grands qu'un téléphone cellulaire, les lecteurs DAISY permettent à leurs propriétaires d'apporter partout livres et musique.

Téléphone intelligent

Alexandre Bellemare, développeur informatique aveugle de naissance, préfère le téléphone intelligent. Son iPhone lui permet de lire des journaux grâce à la synthèse vocale d'un logiciel de revue d'écran. Ce logiciel peut lire n'importe quel écrit numérique respectant certains standards. Livres, articles de journaux, sites Web, messages électroniques se donnent à entendre selon un débit ajustable. De moins en moins de sources d'information restent ainsi hors de portée. « Avoir accès à la même information, c'est être capable de discuter avec les autres », se réjouit Gérard St-Denis.

Des normes internationales, telles que les Web Content Accessibility Guidelines, existent pour assurer aux internautes malvoyants un accès sans

Qu'est-ce que l'accessibilité?

Il s'agit d'assurer la compatibilité du site ou de l'application Web avec les logiciels de revue d'écran qu'utilisent les personnes ayant une déficience visuelle.

encombre à l'information recherchée. Alexandre Bellemare, expert en accessibilité, tempère : « Des sites Web totalement accessibles qui respectent parfaitement les standards, j'en vois très peu. » Selon lui, le HTML5, la plus récente version de HTML, devrait rendre la navigation plus aisée pour tous les utilisateurs... lorsque l'ensemble des navigateurs seront capables de le supporter.

Livres numériques

Les livres numériques sont de plus en plus publiés selon le format standardisé ePub (pour electronic publication). L'utilisateur, s'il conserve une certaine vision, peut grossir les caractères ou modifier les contrastes. Décrit par certains comme le mariage entre le ePub2 et le format DAISY, la version la plus récente du format ePub, le ePub3, pourrait s'avérer une nouvelle révolution. Grâce au HTML5 sur leguel il repose, les livres numériques seraient mieux balisés, ce qui faciliterait leur lecture par un logiciel de

En outre, le lecteur non voyant ou malvoyant pourrait même se procurer bientôt un livre en ePub3 dès sa publication en format papier, le travail d'édition pour le rendre accessible n'étant plus nécessaire. Puis, armé de l'appareil de son choix, il le lirait grâce à un logiciel de revue d'écran, en grossissant les caractères ou à l'aide d'une voix de synthèse. L'accès deviendrait plus rapide et l'offre, plus vaste.

Quoi! Un aveugle navigue sur Internet et utilise un téléphone intelligent pour lire son journal? Même s'il reste beaucoup de travail à accomplir, les nouvelles technologies ouvrent sans conteste un éventail de possibilités à savourer.

JEUNES LOUPS QUÉBÉCOIS

Par Juan Carlos Arellano López

Le démarrage d'une entreprise se bute à plusieurs obstacles. Deux jeunes entrepreneurs nous font part de leur expérience.

23 ans, la vie de Louis Desgroseilliers tourne prise, le Domaine La Branche, dont les produits sont en vente à la SAQ depuis 2011. « Il y a des jours où je suis en bottes à cap d'acier avec une chemise carreautée le matin pour aller travailler aux champs. Et le soir, il faut que je m'habille en veston-cravate pour faire déguster mes produits dans un restaurant. » La jeune vingtaine, Camille Caron Belzile a découvert sa fibre entrepreneuriale dans son idéal de société: « Je voulais passer des idées au concret.» Depuis 2011, Le Café l'Artère, situé près de la station de métro Parc à Montréal, ouvre ses portes aux artistes ainsi qu'aux amateurs de café équitable et de plats végétariens branchés.

Dans une publication de 2013 (Le renouvellement de l'entrepreneuriat au Québec : un regard sur 2013 et 2018), le ministère des Finances et de l'Économie du Québec entrevoit une baisse inévitable du nombre d'entrepreneurs dans la province. Le facteur principal est que les entrepreneurs au Québec songent à une retraite imminente. Les tranches d'âge de 40 à 44 ans et de 45 à 49 ans affichent un taux élevé de départ à la retraite précoce. « D'ici dix ans, 30,4 % des entrepreneurs québécois délaisseront l'entrepreneuriat, ce qui représente 55 000 départs », estime le rapport, qui ne précise pas la raison de ces retraites anticipées. Ce nombre alarmant prépare un terreau fertile pour les nouveaux entrepreneurs.



Louis Desgroseilliers à l'Oktoberfest - Crédit photo : Philippe-Luc Daoust

Coopérative et coactionnaires

Le Café l'Artère fonctionne comme une coopérative de solidarité. Délaissant la conception traditionnelle employeur-employé, Camille invite les participants à assister aux rencontres du conseil d'administration et à prendre des décisions. Sans patron, tous les employés deviennent membres. Ce fonctionnement a entraîné une série de complications: les gens sont peu habitués à cette facon de faire. Des cinq cofondateurs qui se sont connus au cégep, motivés par leur cours de philosophie et de sociologie à créer une entreprise représentant leurs valeurs et leurs convictions, il n'en reste plus qu'une.

Lorsque les coactionnaires viennent de la même famille, d'autres problèmes peuvent surgir. Au Domaine La Branche, les frères Desgroseilliers ont appris à régler leurs différends. « Aujourd'hui, ca

va bien. On se complète. Il y en a un qui est dans les champs, un autre dans la mécanique et un autre dans l'agrotourisme, raconte Louis. Ça n'a pas toujours été la lune de miel. On a dû apprendre à travailler ensemble, à comprendre nos forces et nos faiblesses. » Pour y parvenir, ils ont rencontré des conseillers en ressources humaines afin d'apprendre à œuvrer comme actionnaires.

Le Reporter, Hors-série, Février 2015

Louis rappelle que « pour une entreprise, ça prend un minimum de cinq ans avant de devenir rentable ». Il faut non seulement payer ses dettes, mais réinvestir et trouver du financement. Le Café l'Artère a déposé une nouvelle demande de financement auprès de la Corporation de développement économique communautaire afin de professionnaliser la salle de spectacles et d'aménager un bureau

LES « FRILEUX » DE MONTRÉAL

et le désir d'aller jouer dehors. On a

choisi une période de l'année où il ne se

passe rien et on veut inciter les gens à

faire quelque chose », explique-t-elle.

Selon l'équipe de Mme D'Amour, il y

a une réelle volonté, surtout chez les

18 à 35 ans, de se réapproprier l'hiver

Par Anouk Legault

Aux États-Unis, on appelle Montréal la *fun city*. De mai à septembre, la ville ludique bourdonne et nombreux sont les touristes à battre ses pavés. Pareil scénario tend à se présenter maintenant en hiver. Montréal est-elle vouée à devenir une destination hivernale ? Pas si vite, selon l'industrie touristique de la métropole.

endredi soir, 24 janvier 2014. Valérie St-Amant, 24 ans, enfile son vieil habit de neige, son chapeau de poil et ses lunettes fumées. Avec des amis, elle prend le volant depuis Saint-Lazare, en Montérégie, vers

les quais du Vieux-Port de Montréal. Plan de match danser à la belle étoile. Température minimum prévue: - 24°C. Pourquoi braver cette froide Montréal? « Pour l'ambiance! Et surtout pour le plaisir de ressortir mon merveilleux one piece », dit Valérie avec enthousiasme.



Igloofest de Montréal - Crédit photo: Frédérique Ménard-Aubin

Décor tout de neige et de glace, structures d'acier et scénographie saisissantes, artistes de renom international : après huit éditions, Igloofest, ce festival de musique électronique dont l'entière programmation est extérieure, serait-il devenu un incontournable de l'hiver montréalais? « C'est le pari qu'on a fait », lance Maripierre D'Amour, directrice des communications et du marketing chez Piknic Electronik, l'organisation responsable de l'événement. « Notre approche vise à permettre aux gens de retrouver leur enfant intérieur

en plein centre urbain. « L'idée, c'est de valoriser Montréal, autant l'hiver que l'été. »

L'hiver « à la Montréal »

Le concept de l'Igloofest, considéré comme du jamais vu en 2007, lors de la première édition de l'événement, fait aujourd'hui la fierté de bien des Montréalais. Faire revivre le centre-ville pendant les mois de janvier et de février, c'est aussi le mandat du festival Montréal en lumière depuis 15 ans. Ensemble, ces deux

événements ont su conquérir une part des marchés internationaux. « Au dernier décompte, on avait attiré quelque 950 000 personnes en 11 jours, dont 15% de touristes. La moitié venait de l'extérieur du Québec », spécifie Normand Paquette, respon-

> sable du développement touristique chez Spectra, la bannière qui promeut Montréal en lumière.

Les événements festifs de Montréal séduisent. Mais si leur réputation n'est plus à faire en été, l'hiver peutil lui aussi servir à consacrer l'identité montréalaise? Du côté des élus, on

sent le désir de jouer la carte hivernale pour vendre la métropole. On l'a d'abord constaté au Sommet de Montréal en 2002. La volonté d'identifier la cité comme une « ville d'hiver » y a été mise dans le Plan d'urbanisme. On parlait alors de concevoir l'aménagement des lieux publics en fonction de leur utilisation hivernale, notamment à des fins ludiques et culturelles.

De la même façon, le ministère du Tourisme du Québec est aujourd'hui décidé à capitaliser sur



le produit hivernal. « Cela fait partie des chantiers prioritaires. C'est une période où l'on a des visiteurs chez nous », affirme Patrick Dubé, directeur des stratégies et politiques et du touristiques à Tourisme Québec. « On a identifié les endroits au potentiel particulier et Montréal en fait partie, notamment pour son animation en tous choix Montre des visiteurs de discontre de discontre

Et du côté de l'industrie touristique montréalaise, on ressent cet effort de Québec à travers la campagne Québec original. « Tourisme Québec a voulu faire de l'hiver non pas quelque chose d'effrayant, mais d'intéressant », constate Ève Paré, présidente-directrice générale de l'Association des hôtels du grand Montréal.

Une ville créative avant tout

urbaine.»

Mais vend-on l'hiver ou bien l'urbain en hiver? Pour Tourisme Montréal, la distinction est nécessaire. Son vice-président, Pierre Bellerose, travaille à rendre la ville attrayante avant tout pour son énergie créative. « On n'a pas positionné Montréal comme une ville d'hiver avec la neige. Ce qui la caractérise, c'est son côté festif, sa culture urbaine, son interactivité

en tout temps », explique-t-il. Ce choix a d'ailleurs donné naissance à Montréal en lumière. L'idée était de se distinguer du Carnaval de Québec et du Bal des neiges d'Ottawa par un événement non lié à la neige. Et Normand Paquette de préciser : «Notre mission est d'offrir un événement qui réunit les trois volets [plaisirs de la table, arts de la scène et activités extérieures] en plein hiver. »

Selon M. Bellerose, la clé du succès de l'hiver métropolitain réside dans la consommation de produits culturels. On laisse la neige à la rue et on passe en mode intérieur. entre restaurants et salles de spectacles. Après tout, l'une des grandes attractions de Montréal demeure son réseau souterrain. À l'origine, l'idée était d'aider l'industrie touristique en basse saison, puis est venue l'idée de miser sur l'hiver pour séduire davantage de visiteurs. La priorité, selon Mme Paré, est de « réussir à apprivoiser l'hiver et de s'en servir pour attirer des touristes à Montréal à une période où on en a le plus besoin, que ça passe par un forfait théâtre, un forfait spa ou autre. »

Montréal en lumière

Le Reporter, Hors-série, Février 2015

Crédit photo: Frédérique Ménard-Aubin

Génération frileuse

De plus en plus, Montréal rivalise avec Québec quant à sa signature hivernale. Mais la ville est-elle mûre pour devenir une destination hivernale à part entière?

Il y a, semble-t-il, encore du travail à faire pour que la cité soit réellement consacrée ville d'hiver.Selon Paul Arseneault, titulaire de la Chaire de tourisme Transat ESG-UQAM, il est irréaliste d'avoir une stratégie touristique hivernale forte sans stratégie de vie hivernale. « On ne peut pas faire croire à une ville hivernale si un congressiste sort et ne voit pas d'imagerie hivernale, s'il y a les mêmes taxis à sa porte et du sel à déglacer sur les trottoirs, dit-il. La façon de concevoir l'espace urbain doit être différente. »

L'idée est de repenser le tissu urbain afin que l'hiver en soit partie prenante. Pour cela, il faut impliquer non seulement les autorités municipales et les bailleurs de fonds mais aussi les citoyens, en tant que premiers ambassadeurs de la «nordicité». Mais de toute évidence, le mode de vie actuel freine la construction d'une

identité hivernale dans la métropole. Selon M. Paquette, les gens ne s'approprient pas encore l'hiver, ils sont « frileux ».

Si l'on compare Montréal à certaines villes scandinaves, la nordicité n'y est franchement pas imprégnée. Par exemple, à Lulea, en Suède, on a installé des tables de pique-nique avec barbecues et des structures pour couper le vent près des étendues d'eau, lesquelles sont au cœur des activités hivernales. On a aussi piétonnisé la rue principale et prévu que son espace central reste enneigé pour permettre aux familles de circuler en traîneau. À Oslo, le ski de fond est si ancré dans les mœurs qu'il est passé de loisir à moyen de transport.

Des corridors de glisse seraientils envisageables ici aussi? Pourrait-on rêver de sentiers de patinoires ou encore de rues qui ne seraient pas déneigées aussitôt la tempête passée ? « Je pense que l'événementiel pourrait nous permettre d'aller dans ce sens, dit M. Arseneault. On a, au Québec, un rapport d'amourhaine avec l'hiver. Quand on voit des étrangers, on leur demande s'ils ont connu le -30°C. On aime exagérer ou amplifier ces choses-là. » Or, selon lui, il y a fort à parier que les 18 à 35 ans exprimeront de plus en plus leur intérêt pour façonner un Montréal ludique, festif et rythmé à la saison. Chez cette génération. le rapport à l'hiver et à l'extérieur semble avoir changé. La démocratisation des vêtements de plein air

y est certainement pour quelque chose. Mais on assiste également à une réappropriation de la ville et de ses terrains de jeux, à un changement des mœurs.

C'est d'ailleurs l'avis de Micah Desforges, président de l'agence de marketing jeunesse Tribu Expérientiel. L'organisation a signé cette année la deuxième édition du festival de sports d'action Barbegazi, sur l'esplanade du Parc olympique. ments auprès de les justifier auprès jour où notre mod mer de façon visit l'hiver, ce sera at l'action Barbegazi, sur l'esplanade du Parc olympique.

année. C'était pourtant un produit emblématique pour la ville qui aurait pu devenir une icône au même titre que l'Hôtel de glace pour Québec. « Il va falloir justifier nos investissements auprès des citoyens avant de les justifier auprès des étrangers. Et le jour où notre mode de vie va s'exprimer de façon visiblement différente l'hiver, ce sera attrayant », rappelle Paul Arseneault.

Ce qui caractérise [Montréal], c'est son côté festif, sa culture urbaine, son interactivité en tout temps »

« Les Montréalais redécouvrent tout le plaisir de l'hiver et se disent "on s'en fout, on va dehors, on a du fun" », dit-il avec enthousiasme. « Est-ce que Montréal peut être trippante l'hiver? Je suis convaincu que oui. » Autre exemple: la Nuit blanche de Montréal en lumière. « C'est l'événement participatif par excellence! Il correspond à la volonté des Montréalais de reconquérir leur ville», signale M. Paquette.

Peut-être y a-t-il un changement de cap chez les plus jeunes, une envie non pas de « faire avec » l'hiver, mais d'en profiter. Or, parmi les intervenants touristiques ou les représentants politiques, les conditions ne semblent pas encore en place pour glorifier « la froide Montréal ». Le Village des neiges du Parc Jean-Drapeau, par exemple, n'a pas pu être soutenu par Tourisme Québec cette

Des espaces publics exaltant le mode de vie nordique; des corridors de transport hivernal ludiques et valorisés; un mobilier urbain multi-saisons; des transitions harmonieuses entre les activités intérieures et extérieures: nombreux sont les défis urbanistiques pour la métropole, avant qu'on ne s'approprie pleinement la saison froide.

L'hiver à la Montréal ? On tient là un attrait en gestation, mais ses rênes sont encore tenues par une génération de frileux.



ÊTRE ÉCRIVAIN EN 2014

Par Marie-Paule Primeau

En 2014, les écrivains québécois cherchent une alternative à l'édition classique en tentant de tirer leur épingle du jeu. Entre le *modus operandi* de l'édition traditionnelle et l'émergence de nouvelles stratégies, les cartes sont redistribuées. Les écrivains sont-ils pour autant plus libres dans leurs choix ? État de la situation.

L'auteur doit se défendre pour tirer le maximum de la publication de son œuvre», déclare Pierre Cayouette, conseiller littéraire chez Québec Amérique. Faut-il pour autant tourner le dos à ses habituels collaborateurs et vendre soi-même ses écrits comme Marie Laberge l'a fait en octobre 2013 avec la version numérique de son ouvrage Mauvaise foi? S'agit-il d'un cas unique ou d'une brèche dans le processus littéraire traditionnel? Tous les acteurs du milieu du livre se posent la question. Une chose est sûre: lorsque vient le temps de publier un ouvrage, les écrivains évaluent leurs options. À l'ère du numérique et de l'autoédi-



Marie Clark

tion, les choix sont multiples. Si le phénomène est récent au Québec, plusieurs avenues prometteuses sont bel et bien envisageables.

Autoédition

Il existe chez les écrivains une réelle volonté de se réapproprier un pouvoir de négociation en matière de création. De ce fait, les rapports se complexifient entre chacun des acteurs du milieu: éditeur, imprimeur, distributeur, libraire, auteur. C'est par l'émergence de stratégies non traditionnelles que l'écrivain québécois trouve des solutions pour bonifier sa condition de créateur. Sa première revendication concerne l'acceptation de son ouvrage par un éditeur.

Dans la structure classique du livre, le principal obstacle à la publication d'une œuvre est l'éditeur. Jusqu'à tout récemment, les maisons d'édition contrôlaient la presque totalité de l'accès au marché du livre. Seules les œuvres considérées publiables et rentables sont acceptées. Or, à l'ère d'Internet, la donne change. L'autoédition permet désormais à un auteur de court-circuiter les éditeurs traditionnels. Grâce à des compagnies comme Amazon, qui contrôle la majeure partie du marché numérique du livre et de l'autoédition, un auteur peut publier lui-même son œuvre.

Les avantages de l'autoédition sont multiples et séduisants : profitabilité accrue, conservation du contrôle éditorial et des droits d'auteur. En décidant de ne pas faire affaire avec une maison d'édition traditionnelle, l'auteur garde la mainmise sur son œuvre. Toutefois, ces acquis s'accompagnent d'énormes responsabilités et d'une implication à tous les niveaux.

À cet égard, l'apport du savoir-faire d'un éditeur peut être bénéfique à une œuvre. En endossant la publication d'un livre, une maison d'édition contribue avec son expérience et ses compétences à en bonifier les ventes. L'éditeur prodigue des conseils littéraires, s'occupe de la révision, fait la promotion de l'ouvrage. En s'autoéditant, l'auteur tourne le dos à ce regard intéressé du partenaire d'affaires. «Les inconvénients de l'autoédition sont nombreux. L'écrivain n'obtiendra ni soutien, ni conseils quant à son texte, ni aide à la mise en marché et à la diffusion », explique Karine Vachon, directrice générale adjointe de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Néanmoins. les maisons d'édition virtuelles ont redéfini les règles en proposant des solutions hors des sentiers battus. Ces options ont permis aux écrivains d'exercer une pression sur le milieu du livre avec des demandes exigeant un meilleur équilibre en leur faveur.



Vivre de sa plume

Ou'en est-il des redevances attribuées à l'auteur ? La profitabilité de l'autoédition est beaucoup plus grande que celle de l'édition habituelle : 70% au lieu de 10 % du prix de vente, «Une rétribution de 10 %, c'est bien trop peu, si l'on considère le temps investi et les compétences requises à la production d'un ouvrage de qualité!», affirme Marie Clark, écrivaine. À titre d'exemple, un écrivain recoit 2\$ pour chaque exemplaire vendu au prix de 20 \$.

Les libertés décisionnelles plus nombreuses en 2014 conduisent donc les écrivains à examiner les choix qui s'offrent à eux. « A priori, en 2014, un écrivain se demandera s'il veut publier à compte d'éditeur ou d'auteur», suggère Mme Clark. Pour l'écrivaine, la question ne se pose pas. Que ses romans soient publiés chez un éditeur est essentiel:

« Avec un éditeur, j'ai le sentiment d'obtenir la validation du milieu littéraire. d'être reconnue

par mon milieu. » Toutefois, l'auteure s'assure de passer au peigne fin toutes les clauses de son contrat d'édition.

Louiselle Lévesque, chargée de communications à l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEO), dit qu'actuellement, peu d'écrivains considèrent les commodités du Web comme un atout à leur portée. Selon elle, la principale difficulté en autoédition est de réussir à sortir de l'ombre : « En s'autoéditant, un auteur ne sera pas mis de l'avant par un éditeur. Il aura donc moins de visibilité. Même si la redevance est plus élevée, il vendra bien moins de copies. »

Des cas « Laberge »

La conioncture de l'édition du livre au Québec est complexe. De plus en plus d'auteurs, frustrés par les refus de publication ou les contrats désavantageux, se tournent vers l'autoédition. Les maisons d'édition, quant à elles, affrontent un marché où il y a peu de débouchés et de lecteurs, ce qui les

incite à encourager seulement les livres qu'ils jugent vendables. Dans les deux cas, le contexte est problématique. Pour plusieurs auteurs, l'autoédition est alléchante: une rétribution plus équitable et des droits d'auteur conservés. Pour les éditeurs, un plus grand contrôle des droits d'auteurs, incluant les droits numériques et les droits de traduction, par exemple, les aidera à rentabiliser leur investissement et leur implication dans la publication d'une

Il n'est donc pas étonnant, dans ces conditions, que surgissent des cas « Laberge ». Si Marie Laberge, écrivaine québécoise de renom, a choisi de contourner à son profit certains intermédiaires, d'autres l'imiteront. Étant donné la précarité professionnelle des écrivains québécois, certains se rebiffent et réclament plus de recon-

Voici combien chacun empoche pour chaque exemplaire vendu: l'éditeur, 13 %; l'imprimeur, 20 %; le distributeur, 17 %; le libraire, 40 % et l'auteur, 10 %.

naissance. La majorité des écrivains ont un revenu faible, qui ne leur permet pas de se consacrer uniquement à la création littéraire. Les deux tiers des écrivains doivent trouver d'autres sources de revenus pour s'assurer un niveau de vie décent.

Les chiffres de 2010 de l'Observatoire de la culture et des communications tion des libraires du Ouébec (ALO). du Québec sont parlants : trois écrivains sur quatre ont des revenus non reliés à la création littéraire. Ce sont 65% d'entre eux qui se retrouvent avec moins de 5 000 \$ de revenu tiré de leur art; 22 % touchent entre 5 000 et 20000 \$; 13 % gagnent 20000 \$ et plus. Le revenu de seulement 2 % d'entre eux est de 60 000 \$ et plus. De ce fait, une infime minorité de créateurs vivent de leur art. Essentiels, ces succès de librairie ont des répercussions positives pour tous les intervenants, car la survie de l'industrie du livre passe par ces best-sellers. Pour qu'un éditeur accepte de prendre un risque en publiant l'ouvrage d'un écrivain peu ou pas connu, cette marge de manœuvre financière est nécessaire.

Publier son œuvre

Les trois auteures interviewées. Béatrice Detiège, Stéphanie Leduc et Marie Clark, saluent le travail d'équilibriste que joue l'éditeur. Pourtant, il leur faut parfois recourir à d'autres stratégies pour voir leurs œuvres publiées. Mme Detiège a décidé d'autoéditer son premier recueil de nouvelles, Un premier pour la route, après avoir essuvé les refus de plusieurs éditeurs. Elle a choisi de voler de ses propres ailes, mais seulement en version papier. Ayant un doctorat en littérature et une formation de libraire, elle était convaincue de pouvoir s'assurer elle-même de la qualité de ses lignes. « S'engager dans un processus comme l'autoédition est une expérience enrichissante, souligne-t-elle. On comprend mieux la charge de travail que cela représente. J'ai compris que je suis une femme

> de lettres, pas une businesswoman.» Mme Detiège a dû payer elle-même l'imprimeur afin de tenter l'autoédition. Son

employeur, Renaud-Bray, a été preneur en acceptant en consigne son ouvrage, « Cette expérience sera rentable si le livre se vend bien, puisque mon pourcentage de redevance est élevé », dit-elle.

Katherine Fafard, de l'Associatient à spécifier que rares sont les libraires qui acceptent un ouvrage en consignation : « C'est possible. Toutefois, la gestion des consignations peut vite devenir lourde pour un libraire. Gérer peu de demandes, c'est faisable; plusieurs, difficilement. L'administration en deviendrait trop complexe. » Mme Detiège a ellemême organisé le lancement de son livre à Montréal et une séance de signatures à Bruxelles. Du temps, des efforts et beaucoup d'argent ont été investis. Un écrivain qui publie à compte d'auteur y gagne-t-il au change? Pour la majorité d'entre eux, non. En revanche, un auteur qui veut vraiment publier son ouvrage peut

De nouvelles plateformes

Stéphanie Leduc, bédéiste montréalaise, a choisi l'autoédition pour sa troisième série de bandes dessinées. La première, Titi Krapouti, a été publiée chez Glénat Québec ; sa deuxième, Terre sans dieu, chez Premières Lignes, avec lequel elle a négocié des redevances plus élevées et la conservation de ses droits. Pour sa dernière création, Dryade, la bédéiste a pensé faire affaire avec Amazon. Pour financer la production de celle-ci, elle collabore avec Sandawe, une plateforme de financement participatif spécialisée qui permet aux artistes de s'entraider. Ce type de plateforme est de plus en plus populaire au Ouébec : le magazine Nouveau Projet de Nicolas Langelier a lancé son projet de périodique avec un crowdfunding.

De toute évidence, les auteurs conçoivent des approches audacieuses pour financer leurs projets. Les démarches que Stéphanie Leduc entreprend lui coûtent cher en temps: connaissance du marché et des enjeux, participation aux réseaux sociaux, création d'une infolettre, promotion, etc. Pourtant, elle reste confiante. Selon ses dires, l'expérience en vaut la chandelle. Ce n'est pas qu'une question d'argent, même si cet aspect fait partie de ses préoccupations. Pour obtenir un salaire annuel de 40 000 \$, elle doit vendre 20 000 exemplaires de sa BD imprimée, ou seulement 2500 copies numériques (basé sur un prix de vente de 16 \$ par exemplaire). Mme Leduc pense qu'un objectif de 2500 copies vendues est plus réaliste. Elle sait que cette décision contourne les acteurs du livre au Québec, mais elle croit que d'autres auteurs emboîteront le pas : « Plus il y aura d'artistes revendicateurs, plus nous serons pris au sérieux par les éditeurs et les autres acteurs du livre. Ils devront s'ajuster, car chaque auteur veut vivre de son art. »

Mme Clark entend elle aussi se défendre, mais sans aller jusqu'à l'autoédition. « Les éditeurs se protègent, renchérit-elle. Ils gardent les droits sous tous les formats concevables, même ceux qui n'existent



Béatrice Detiège

pas encore. » Cependant, Mme Clark connaît ses limites. Elle n'est pas une femme d'affaires et s'estime encore trop peu connue des lecteurs. Se sentant à la merci des éditeurs, elle s'est tournée vers un agent littéraire. Cet intermédiaire entre l'écrivain et l'éditeur trouve une maison d'édition prête à publier l'ouvrage et négocie le contrat. Même si l'agent rogne sur la marge de profits de l'auteur, Mme Clark est satisfaite de sa décision.

Le meilleur des deux mondes

Avec l'avènement du numérique, les écrivains cherchent à obtenir le meilleur des deux mondes. Ils chamboulent les balises : « L'auteur cherche un nouveau modèle, plus avantageux pour lui, sans toutefois tout rejeter, observe M. Cayouette, l'éditeur de Marie Laberge. Il s'agit peut-être du début d'un mouvement, mais je me méfie des révolutions numériques annoncées.»

Pour tous les intervenants du livre, il se pointe à l'horizon la genèse de transformations. Aux yeux de M. Cavouette, l'éditeur restera un pilier. Impossible de s'en départir pour assurer la qualité littéraire des œuvres. car c'est lui qui retravaille le texte avec l'écrivain. Du même avis, Mme Clark estime que le facteur humain reste essentiel au bon fonctionnement de l'écosystème du livre. « L'industrie du livre ne sera jamais favorable à la bibliodiversité, car la littérature ne sera iamais bien servie dans une industrie ». souligne-t-elle. Or, les rôles de chacun sont appelés à changer, convient le conseiller littéraire : « Les acteurs primordiaux de ce milieu sont les auteurs et les lecteurs. Les intermédiaires entre les deux (éditeur, imprimeur, distributeur, libraire) sont appelés à s'atrophier. L'auteur, traditionnellement passif, doit participer activement à son succès. »

GÉNÉRATIONY: LA DÉSILLUSION TRANQUILLE

Par Maia Loinaz

Plus scolarisés et plus riches que leurs parents, les enfants des babyboomers affrontent des enjeux propres à leur époque. Pour bâtir un avenir à la hauteur de leurs ambitions et renoncer au jeu stérile des comparaisons intergénérationnelles, les jeunes adultes québécois cherchent leur planche de salut.

Printemps 2007. Pour la première fois, Pierre Dauphinais regarde son père avec envie. Propriétaire d'un atelier de soudure dans le village d'Upton, le quinquagénaire lui donne l'impression de posséder tout ce qu'il veut et de mener une vie douce, à l'abri du besoin. Pierre, alors âgé de 25 ans, lui lance: « Regarde-moi. Je suis allé à l'université. Je travaille comme ingénieur. Pourtant, je rame comme un fou, j'ai une dette d'études de 16 000 \$ et pas un sou dans mon compte bancaire. » Son père lève la tête: « Peut-être. Mais moi, j'ai fait la même chose toute ma vie. »

Comparés à leurs pairs européens, surnommés les baby losers par la presse, les Québécois issus de la génération Y évoluent dans un marché du travail relativement prospère. Comparés à leurs parents, les célèbres baby-boomers, ils ont connu une enfance dorée. Ils jouissent depuis leur plus jeune âge d'une qualité de vie supérieure en matière de confort et d'accessibilité aux études.

Or la génération Y, aujourd'hui âgée de 20 à 40 ans, semble condamnée à l'insatisfaction, quand elle ne souffre pas carrément de désillusion. Elle doit composer avec plusieurs phénomènes: la surqualification, la perte de valeur des diplômes, le marché de l'emploi précaire et la hausse miro-

bolante du coût des propriétés. Mais surtout, elle doit conjuguer avec la transformation de ses propres désirs.

Nés pour acheter

De façon générale, la littérature sociologique circonscrit la naissance de la génération Y entre 1980 et 1995. Statistique Canada rappelle que les enfants des baby-boomers ont traversé « des phénomènes particuliers liés à leurs parents, tels la hausse des séparations et des divorces, la participation accrue des femmes au

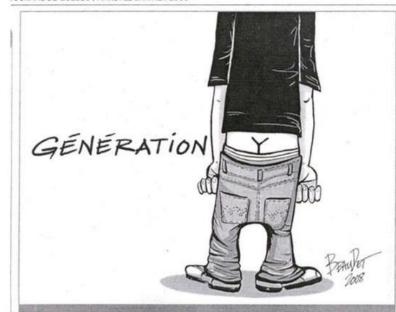
marché du travail et les changements technologiques rapides ».

La sociologue Diane Pacom brosse un portrait singulier et sans complaisance de la génération Y. Pour la définir, elle reprend l'image-choc de l'auteure américaine Juliet B. Schor : « La génération born to buy. »

Selon la professeure titulaire à l'Université d'Ottawa, les modes de la société de consommation ont forgé l'identité des enfants de la génération Y. Ceux-ci se caractérisent aussi par un refus de l'échec.



12



Crédit photo: Beaudet via Flickr



Crédit photo: World Bank Photo Collection via Flickr Québec (MELS). Le taux de diplômés

«Ils considèrent avoir droit à certaines choses. Ces enfants hyperstimulés reçoivent des prix même quand ils ont échoué.»Sur un ton mêlé d'émerveillement et d'irritation, la sociologue souligne les aptitudes multitâches exceptionnelles de la génération Y. Chargé de projets en efficacité énergétique à la Commission scolaire de Montréal, Benoit Paillé, né en 1981, percoit cette compétence comme un fardeau. « Désormais, il ne suffit plus d'exceller dans son travail. Il faut posséder des connaissances en informatique, écrire un courriel sans fautes, démontrer des qualités de communicateur et s'adapter rapidement, sans broncher. »

Diplômés et surqualifiés

Le financement de l'éducation au Québec provoque bien des remous. En revanche, la valeur accordée aux études bénéficie d'un certain consensus. Dans sa chronique au quotidien La Presse, Alain Dubuc a déjà martelé que la réussite économique de la province repose sur l'éducation.

En 2010, 33 % des Québécois détenaient un baccalauréat, contre 15 % en 1976, selon le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du

« Nous assistons à un discours déconnecté de la réalité, soutient Mircea Vultur. Affirmer au'il existe un lien entre la croissance économique et le nombre de diplômés, c'est proférer une fausse évidence. Je peux facilement comprendre la désillusion des professionnels qui ont cru, peutêtre à tort, que les études supérieures garantissent le succès. »

Ingénieur en automatisation chez le géant de l'aluminium Alcoa depuis trois ans, Pierre Dauphinais a peiné de nombreuses années avant d'occuper un poste répondant à ses attentes. « C'est assez typique de mon domaine. Plusieurs ingénieurs se retrouvent à faire des jobs ordinaires, bien moins payés que ceux des employés syndiqués, et sans sécurité d'emploi, constate-t-il. Résultat, encore aujourd'hui, bien que j'aime mon travail, je magasine et je cherche. Il m'arrive même de songer à retourner sur les bancs de l'école. »

à la maîtrise et au doctorat a lui aussi grimpé de façon significative durant la même période.

Affirmer qu'il existe un lien entre la croissance économique et le nombre de diplômés, c'est proférer une fausse évidence.

Pour Mircea Vultur, professeur titulaire à l'Institut national de la recherche scientifique, ces données cachent toutefois un phénomène préoccupant, touchant principalement les jeunes âgés de 25 à 39 ans : la surqualification. Celle-ci caractérise la situation d'un individu dont le niveau de formation dépasse celui normalement requis pour le poste occupé. « La surqualification affecte plus du tiers des travailleurs québécois. Elle entraîne aussi une chute de la valeur des diplômes », s'inquiète le sociologue. Pour lui, il existe un décalage considérable entre les messages diffusés par les institutions (l'importance de la persévérance scolaire), les clichés répandus dans le sens commun (les universitaires gagnent plus d'argent) et les conditions réelles du marché du travail.

La nécessité de l'inconstance

La génération Y dispose néanmoins d'un atout de taille : la mobilité. « Les ieunes entretiennent des valeurs de nomadisme leur permettant de déjouer les pièges de la précarité, nuance Mircea Vultur. Il reste encore possible, en Amérique du Nord, de décrocher un emploi payant et stimulant, bref un emploi de rêve. Pourvu que le rêve exclue l'idée de permanence. » « Je serais malhonnête de prétendre que mes études ne m'ont servi à rien», convient Benoit Paillé qui détient un baccalauréat en génie mécanique de l'École de technologie supérieure. « Mon père, soudeur au Canadien Pacifique, a eu peur toute sa vie des mises à pied. À cet égard, je jouis d'une plus grande tranquillité d'esprit. Ceci dit, quand les usines Angus ont fermé, l'entreprise a dû maintenir son



Le Reporter, Hors-série, Février 2015

lien d'emploi pendant dix ans, en raison de sa convention collective béton. « De plus, il m'a raconté des histoires qui sonnent aujourd'hui comme de la science-fiction : des ouvriers qui passent leur quart de travail à dormir, à jouer aux cartes ou à tirer des pigeons avec des carabines à plomb. À l'époque, ils ne compétitionnaient pas avec les travailleurs chinois ou indiens », observe-t-il.

Ni pire ni mieux

Selon l'Institut de la statistique du Ouébec (ISO), un couple avec enfants gagne en moyenne 17 400\$ de plus qu'en 1977. Or, la génération Y compose avec un portrait économique différent de celui des babyboomers au même âge. Par exemple, le prix de l'immobilier a doublé au cours des années 1980, puis doublé à nouveau depuis 2000. Les propriétés valent donc quatre fois plus cher.



Crédit photo : Peskaour via Flickr

Pour Paul Beaudry, professeur à la Vancouver School of Economics. la véritable menace de précarité réside ailleurs : « Certes, je compatis avec les professionnels, mais le groupe le plus en difficulté de nos jours demeure celui des nondiplômés. Et ca oui, ca a changé. » Chaque année, les diplômés postsecondaires et universitaires grugent de plus en plus d'emplois, au désavantage des travailleurs non scolarisés. « Nous avons le réflexe de croire que tout le monde a fréquenté l'université. C'est archifaux. », poursuit Paul Beaudry. Près de 70 % des Québécois ne détiennent pas de diplôme universitaire.

« Mon père a payé son duplex sur le Plateau Mont-Royal 22 000 \$. Pour lui, en tant que locataire, je gaspille mon argent », raconte Benoit Paillé qui cherche sans succès une maison sur l'île de Montréal depuis plusieurs mois.



Crédit photo : Ed Yourdon via Flickr

L'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) soulève la vulnérabilité croissante des jeunes ménages. L'organisme relève une stagnation des revenus et dénonce une forme d'encouragement à l'endettement.

Plusieurs produits de consommation courante ont également connu une fluctuation de prix depuis les années 1970. Paul Beaudry tient toutefois à nuancer la situation : «La mesure de certaines valeurs est partiellement subjective. Par exemple, comment allez-vous estimer la valeur d'un ordinateur ou d'un téléphone cellulaire? Et que dire de la nourriture? Des fraises au mois de janvier, ça vaut combien? » Pour l'économiste, de façon générale, « les baby-boomers et leurs enfants disposent d'un niveau de richesse semblable ».

Selon lui, le sentiment de frustration de la génération Y s'explique grâce à une perspective historique. « De 1920 à 1970, les Ouébécois ont réellement amélioré leurs conditions de vie. Puis, la progression a stagné. Si quelqu'un a escompté de la croissance, alors oui, la déception se révèle de taille.» Paul Beaudry insiste beaucoup sur la transformation des standards de qualité de vie qui a bouleversé les habitudes de consommation. « À présent, il est normal de partir en voyage chaque année et de conduire une voiture neuve. »

Plus riches de deux salaires

L'arrivée massive des femmes sur le marché du travail est un des facteurs de l'essor économique de la génération Y. En effet, les couples avec deux revenus forment désormais 85 % des unions, contre 55 % en 1977.

« Pour ma génération, c'est tout naturel et incontestable. Mais ie me demande parfois si nous possédons le luxe d'agir autrement », explique Étienne Mérineau, 25 ans, concepteur dans une agence de publicité à Montréal. Benoit Paillé déplore que « selon les normes de la société

actuelle, il est impossible de vivre avec un seul salaire, à moins de gagner énormément d'argent ». Pour Paul Beaudry, les compromis sont loin d'être l'apanage de la génération Y. L'économiste pense plutôt que les jeunes adultes éprouvent du mal à baisser leur niveau de vie.

En revanche, Mircea Vultur remarque une tendance inverse. à travers de nombreux cas de « déclassement professionnel volontaire ». Lorsque deux conjoints détiennent le même niveau de formation et que l'un d'eux touche un salaire confortable, son partenaire choisit un poste en dessous de ses qualifications. Le ménage renonce ainsi à un revenu supérieur afin de tirer profit d'avantages divers tel un horaire flexible ou saisonnier. Selon lui, ce virage vaudra la peine d'être examiné au cours des prochaines années.

L'avenir de la génération « née pour acheter » réside-t-il dans un rejet de sa nature?

Programmés pour l'insatisfaction

« Je crois que nous voulons donner, de manière obsessionnelle, une signification à nos vies. Nous sommes les enfants du divorce. Nous avons vu nos parents souffrir de surmenage et nous souhaitons éviter de répéter les mêmes erreurs », confie Étienne Mérineau. Perplexe devant les angoisses de ses pairs, il crée en 2013 le blogue Génération Y.

Dans son billet La désillusion des enfants-rois. Étienne Mérineau écrit: « Vous nous avez menti. Vous nous avez conditionnés à penser que nous étions attendus. Que nous étions les catalyseurs du changement, les architectes d'une nouvelle ère citoyenne, écoresponsable, hyperconnectée, émotionnellement supérieure et visionnaire. »



Crédit photo : Ed Yourdon via Flickr

Avide d'épanouissement personnel et soucieuse de réussir dans tous les domaines, la génération Y semble poursuivre des ambitions au-delà de ses moyens.

Son texte provoque des réactions assez vives. « Je n'avais pas l'intention d'intenter un procès aux babyboomers, au contraire. J'ai seulement cherché à traduire ce que ie constatais dans mon entourage », explique-t-il.

La sociologue Mélanie Anctil identifie elle aussi une quête de sens, caractéristique des jeunes adultes. « Nous assistons actuellement à la construction d'une conception du travail centrée sur le sujet. Les jeunes exigent que l'activité professionnelle soit porteuse de sens. » Si le phénomène s'est manifesté bien avant la naissance de la génération Y, il se démarque aujourd'hui par son ampleur.

Avide d'épanouissement personnel et soucieuse de réussir dans tous les domaines, la génération Y semble poursuivre des ambitions au-delà de ses moyens. « J'ai peur que nous formions davantage une génération de conquérants centrés

sur nos propres besoins que de vrais bâtisseurs. J'ai peur que nous ne léguions pas d'héritage et que nous restions éphémères », laisse tomber Étienne Mérineau.

Le Reporter, Hors-série, Février 2015

Pour Benoit Paillé, le remède à son amertume réside peut-être dans un abandon partiel des besoins imposés par la société de consommation. «Je songe parfois à descendre du train et à rompre avec certaines valeurs prônées de nos jours. Cela implique beaucoup de risques et je ne suis pas certain de tous les assumer. »

Pierre Dauphinais, quant à lui, porte un regard anxieux sur ses deux filles âgées de 5 et 8 ans. « Avec la mondialisation des marchés, je m'attends à une uniformisation de nos niveaux de vie vers le bas. J'essaie d'élever des filles combatives qui sauront décrocher des emplois bien rémunérés. Je tente de leur faire comprendre qu'elles ne peuvent pas tout avoir. Au fond, i'espère au'elles réussiront mieux que

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE... ACTEUR

Par Martine Lampron

Vivre du métier d'acteur à Montréal en 2014, c'est entrevoir la précarité. Au carrefour de multiples avenues qui mènent aussi bien à Hollywood qu'à la rue, les acteurs passionnés font preuve de débrouillardise pour aspirer à leur rêve.

our de gloire pour Véronique Beaudet qui gravit les J marches du Théâtre Maisonneuve. Vêtue de sa robe noire, elle savoure les applaudissements de la salle bondée d'artistes et d'artisans de la télévision venus assister au gala des prix Gémeaux 2011. L'actrice à l'aube de la trentaine remporte le prix du meilleur rôle de soutien féminin pour son interprétation de la policière Bérangère Hamelin dans la télésérie 19-2, à Radio-Canada. En

saluant la foule. tout sourire, elle est loin de se douter qu'elle se retrouvera sans contrats l'année suivante. Sur le plan salarial, 2012 sera la pire année depuis sa sortie du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, cinq ans plus tôt.

« Un grand nombre d'acteurs qui ont beaucoup de talent demeurent sans contrats. alors que quelques-uns — et pas toujours les plus talentueux — travaillent énormément. Ce métier est comme ca », explique Igor Ovadis, enseignant depuis plus de vingt ans au Conservatoire d'art dramatique

de Montréal et comédien. Alors que certains acteurs continuellement à l'écran et sur les planches demeurent surchargés de travail, d'autres rongent leur frein et travaillent à temps partiel au petit café du coin.

Vouloir percer dans le métier d'acteur signifie affronter une forte compétition. « L'Union des artistes (UDA) regroupe environ 10 000 membres au Québec, dont la première ou la deuxième fonction est «acteur».



Scène de Candide - Crédit photo : Steven Pisano via Flickr

Ceci comprend les comédiens, les cascadeurs, les clowns, les humoristes et les metteurs en scène», rapporte Ariane Baillie-Gendron, agente de communication à l'UDA. Tout acteur doit devenir membre de l'UDA, syndicat représentant ces artistes, pour signer un contrat professionnel.

16

dans tous les secteurs. L'industrie du film et de la vidéo (incluant les émissions de télévision) n'embauche que 17 % des comédiens québécois. La même proportion se retrouve au service de compagnies théâtrales, alors que 5 % des acteurs enseignent. Ces données éclairent quant au choix de secteurs profes-

Également, plus des deux tiers (68 %)

travaillent à Montréal, selon les don-

nées recensées par Service Canada.

Une vive concurrence, donc, compte

palement en fonction des tendances

touchant les industries du théâtre et

du film, de l'enregistrement sonore et

de la télédiffusion. « Certaines années,

c'est tout le marché qui tourne au

ralenti », com-

mente Véronique

Beaudet. Et ce,

peu importe la

voie emprun-

tée. La moitié

des comédiens

professionnels

deviennent des

artistes indé-

pendants, selon

Service Canada.

Ils travaillent

comme pigistes,

donc de manière

contractuelle,

L'offre d'emploi fluctue princi-

tenu du nombre d'intéressés.

Peu de travail pour peu d'élus

sionnels de 90 % des acteurs, toutes durées confondues (temps plein ou partiel). Ainsi, le travail du comédien à l'écran », avance-t-elle. se trouve à la merci de la variation de l'offre.

À ce caractère changeant du marché s'ajoute une difficulté : la distribution des rôles, ou casting. Des visages choisis qui seront vus et revus par le public, sur scène et à l'écran, au désavantage de nouvelles têtes. « Il faut que les acteurs correspondent à l'imagination des auteurs qui, au fond, est représentative de l'imaginaire collectif. On verra alors ces quelques personnes tout le temps, pendant un certain nombre d'années », déplore Rachel Graton, comédienne. Par exemple, Antoine Bertrand, révélé par la série Les Bougon à Radio-Canada en 2004, cumule les premiers rôles au petit et au grand écran.

Pas de répit pour Vincent et Caroline

Présent sur les écrans du Ouébec depuis qu'il a soufflé ses 9 bougies et demie, Vincent Bolduc se considère comme très chanceux, car il a toujours pu gagner sa vie en pratiquant le métier d'acteur. Même constat pour Caroline Dhavernas, qui faisait ses premiers pas dans la profession à 8 ans. Pour elle comme pour lui, 27 ans de carrière. Vincent Bolduc écrit pour le théâtre, la télé et le cinéma. « Gagner ma vie a toujours été possible, grâce à la combinaison de projets différents, en tant qu'auteur et acteur. Aussi, beaucoup de contrats d'acteur ont été issus de ce que j'ai écrit. Sans écriture, je doute que la situation ait été la même », avoue Vincent Bolduc. Caroline Dhavernas recoit maintenant des offres du Canada anglais et des États-Unis. « Comme je travaille maintenant un peu partout, j'ai plus de choix et d'offres. Si j'étais restée

seulement au Québec, peut-être que les gens se seraient lassés de me voir

Tous deux vivent bien du métier. malgré des périodes d'accalmie. Pour Caroline, un bon agent la représente aux États-Unis, ce qui fait que, même dans les quelques rares semaines sans contrats, elle lit des scénarios et passe des auditions. Des auditions qu'elle monte souvent de chez elle, à Montréal, avec son propre équipement technique (microphone, caméra, lumières) et envoie aux réalisateurs. Il ne s'agit donc pas d'une période inactive. Vincent remplit ses creux de vague d'une autre manière. « On fait tous face à des trous énormes et à des refus, à un moment ou un autre, reconnaît-il. C'est insupportable d'attendre que le téléphone sonne et d'être à la remorque des autres. » Il s'affaire alors à l'écriture de ses propres scénarios. Pour lui, porter plusieurs chapeaux et soumettre ses projets décuplent les chances d'obtenir des contrats, en plus d'atténuer l'anxiété de l'attente.

Quand instabilité rime avec abandon

Actuellement collaborateur régulier d'Entrée principale, une émission quotidienne diffusée à Radio-Canada, Vincent Bolduc avoue trouver ce contrat stable fort sécurisant. « Ca apporte une grande tranquillité d'esprit de travailler comme chroniqueur toute l'année, du lundi au vendredi, à heures fixes. Je suis content d'arriver au bureau, d'avoir un espace à moi, une table, une chaise, même des crayons payés par le travail, rigolet-il. C'est rassurant, tout ca. »

Tous n'ont pas sa chance. Après cing ans dans le métier, Catherine Moncelet a décidé de se réorienter, bien qu'elle ait obtenu bon nombre de contrats à la télé, au cinéma et

17

au théâtre dès ses débuts en 2006. À la suite de tournages avec Denys Arcand (L'âge des ténèbres), Luc Dionne (L'Enfant prodige), et Louis Bolduc (Les Boys), elle renonce à cette carrière. Catherine ne s'imaginait pas, à 40 ans, courir les petits contrats de théâtre l'été et les boulots alimentaires le reste de l'année. « Sans revenu fixe, je n'ai pas la tête libre pour créer et m'investir dans ma carrière théâtrale », déplore-t-elle. Joanne Bartlett, conseillère d'orientation à l'Université de Montréal, explique : « Lorsqu'un contrat se termine et qu'ils se retrouvent devant un vide, les acteurs éprouvent de l'anxiété. Celle-ci peut en amener certains à réorienter leur carrière. »

Catherine Moncelet est retournée à l'école au programme collégial Techniques de la documentation. Cette ex-actrice participe déjà à l'Heure du conte dans le réseau des bibliothèques de Montréal pour stimuler sa créativité. Elle estime avoir trouvé le bon équilibre pour gagner sa vie sans tracas. Cependant, elle hésite à renoncer définitivement au métier d'actrice. « Je ne serai jamais aussi libre dans la vie que sur une scène où j'éprouve un sentiment de liberté presque absolue, avoue-t-elle. D'un autre côté, l'emploi n'est pas assuré. Il faut v croire et vouloir se battre pour travailler. » Selon Joanne Bartlett, le profil de l'acteur est associé aux types de personnalité artistique, investigateur et social. « Quelques variations demeurent possibles, tempère-t-elle. Lorsque la personnalité d'un acteur est à la fois artistique et conventionnelle, une lutte intérieure oppose la volonté de créer au besoin de sécurité». Sans égard au type de personnalité, tous peuvent traverser des moments plus difficiles, mais trouver des solutions et poursuivre leur carrière.

Le Reporter, Hors-série, Février 2015

De la porno à Total Drama

À ses débuts en 2007, avant d'obtenir la formation adéquate. Mathieu se consacre presque exclusivement au théâtre expérimental, stimulant et créatif, mais peu payant et très accaparant. Par le biais d'un ami, il obtient des contrats de doublage pour l'industrie du film pornographique. Ces contrats payants lui ont été profitables pour s'initier aux techniques du doublage et d'utilisation d'un micro, applicables à tout autre type de production. Pour Mathieu, le travail ne s'avérait pas bien difficile: pas nécessaire de synchroniser ses paroles sur celles de l'acteur du film. Restait à improviser les scènes érotiques, en paroles et bruitage.

L'aspect le plus difficile du travail? Ne pas décrocher et avoir de fous rires au microphone. Il s'est amusé, tout en pratiquant les techniques de voix. Cette avenue lui a finalement ouvert les portes du... dessin animé. La voix de Dave, de Total Drama : Pahkitew Island diffusé à la chaîne Télétoon. c'est Mathieu. Cette spécialisation lui permet de gagner sa vie. « Environ le tiers de mon salaire annuel provient des contrats de voix, souligne-t-il d'un ton posé, tout en nuances dans les basses. C'est un travail de l'ombre, mais c'est encore du jeu et, avec le dessin animé par exemple, ça peut être aussi très théâtral. »

Bâtir son réseau

À sa sortie de l'École nationale de théâtre du Canada, Rachel Graton a d'abord décroché des rôles dans des pièces de théâtre mises en scène par ses ex-professeurs. « Le fait qu'ils soient actifs dans le milieu m'a permis, au début, d'obtenir des contrats plus rapidement », croit-elle. Ce réseau de relations professionnelles l'a aidé à faire ses premières armes. Selon Rachel, « connaître son texte, être à sa place, arriver à l'heure, être agréable avec les autres, ça ouvre des portes. C'est parfois plus important que la personnalité artistique que tu développes ». Cette comédienne a misé sur sa bonne réputation.

Pour Véronique Beaudet, le réseautage a également fait ses preuves. Son approche diffère, par contre: elle bâtit son cercle de connaissances grâce au sport. En rejoignant la Ligue en jupon, Véronique s'aperçoit que bon nombre de cette soixantaine de joueuses de balle molle travaille comme actrices, réalisatrices ou chanteuses. « Ce sport m'a réconciliée avec les filles de mon milieu. confie-t-elle. Avec le temps, on vit une compétition énorme entre actrices, parce qu'il n'y a pas beaucoup de rôles de femmes à l'écran et qu'on pourrait toutes les jouer. On tisse des liens et, finalement, on est heureuse pour celle qui décroche un rôle et on s'entraide. »

Grands succès, petits boulots

Durant l'hiver 2010, Véronique a déneigé à la pelle les toits de Whistler pour les Jeux olympiques de Vancouver. C'est pendant ce «contrat de pelle » que son agence lui téléphone pour une série d'auditions. Elle doit revenir à Montréal en vitesse, « J'ai pris l'avion et passé sept auditions. Puis, la semaine suivante, je suis retournée pelleter », raconte-t-elle en riant. Cette année-là, toutes ses auditions sont tombées dans la même semaine. Ce vovage lui a valu le rôle de Bérangère. une policière téméraire jumelée à un partenaire alcoolique. Un rôle féminin exigeant, un personnage de femme forte, qui l'a fait connaître. « C'est plutôt rare, pour les femmes, d'avoir de vrais beaux rôles qui ne soient pas accessoires, condamne-t-elle. On est souvent des mères, des serveuses, des prostituées, des maîtresses. Bref, des rôles qu'on peut couper sans que la série s'en ressente. »

« Il faut juste un rôle marquant et, après, ta carrière est lancée. Il en faut juste un », affirme Mathieu Lepage. Ces acteurs deviendront peutêtre des têtes d'affiche, les prochains Rémy Girard ou Guylaine Tremblay de ce monde. Auront-ils pour autant réussi? Rachel Graton se questionne: « Qu'est-ce que réussir, au fond? Réussir à gagner sa vie ou plutôt réussir à s'épanouir comme artiste? Parfois,

il me semble que l'on se définit selon notre salaire, alors qu'au fond, le talent créatif d'un artiste n'est pas développé, stimulé, nourri par l'argent. »

Réussir ou ne pas réussir, telle est la question.



18

Scène de Candide -Crédit photo :Dennis Jarvis via Flicki

LE RÉSERVOIR BASKATONG

Lynne Raymond

Rien ne prépare à la découverte du réservoir Baskatong. Niché entre Mont-Laurier et la Réserve faunique La Vérendrye, à moins de quatre heures de route au nord de Montréal, cet étrange et gigantesque plan d'eau surprend à tous coups.

e Baskatong, c'est 160 îles inhabitées et 2 800 kilomètres de berges sablonneuses en pleine forêt boréale, soit l'équivalent d'un aller-retour Ottawa-Natashquan! Et de l'eau, beaucoup d'eau, répartie en d'innombrables lagunes, baies, rivières, bayous, rapides et lacs intérieurs.

Ce qui était autrefois une rivière, un petit lac et un village d'une centaine d'âmes a été englouti pour devenir une véritable mer intérieure de 413 km² retenue par un grand barrage, au profit du commerce de la drave. Avant l'inauguration de ce barrage, les villageois vivaient d'agriculture et de chantiers forestiers. Ils ont eux-mêmes démantelé et transporté leur chapelle puis délocalisé leur cimetière. Gérard Coulombe, maire de la municipalité de Grand-Remous, raconte : « C'était la Canadian International Paper qui opérait la drave. Elle a déplacé les blancs puis les Algonquins. »

Chaque printemps, la crue des eaux dépose sur les berges des tas de billots gris délavé, polis à l'os par le temps et la force du courant. De vieux sapins et épinettes, encore droits comme des chênes, qui sèchent tranquillement au soleil. Ce bois brûle dans les feux de camp et sert à la construction de cabanes de plage, d'escaliers de fortune et de petites clôtures décoratives. Reposent aussi, à quelques dizaines de mètres des rives, des fondations de camp, des outils de bûcherons et autres vestiges.



Réservoir Baskatong

Le Reporter, Hors-série, Février 2015

Kitesurf, camping sauvage et pêche

En raison de sa superficie, des longues plages facilitant le décollage et des puissants vents d'ouest, le Baskatong attire chaque année de plus en plus d'adeptes du kitesurf. Ce sport est devenu si populaire qu'on en fait la promotion au même titre que les activités de chasse et de pêche. « Je passe mes weekends et mes vacances au Bask depuis plus de 30 ans, confie Jonathan Sabourin, propriétaire du Motel Riverain, de la du Terroir à Mont-Laurier, J'ai tout fait ici: de la pêche, de la motomarine, de la planche nautique, du kayak. L'an dernier, mes entreprises ont passé au feu et j'ai tout perdu. J'avais besoin de me consacrer à une nouvelle activité pour m'aider à passer au travers. Je voyais les gars surfer sur le réservoir depuis longtemps puis ils avaient l'air tellement libres. »

Les adeptes du camping sauvage peuvent choisir un endroit de rêve pour leur campement. « Le réservoir comprend essentiellement des terres fédérales, explique Daniel Blais, directeur général de l'Aire faunique communautaire. Il relève de deux municipalités régionales de comté et trois municipalités. Le camping sauvage tombe donc pour le moment dans un certain vide juridique. On est en faveur du développement récréotouristique dans notre région et on aimerait un meilleur encadrement. Mais pour l'instant, on fait confiance aux campeurs qui, pour la plupart, respectent l'environnement. »

propriétaire du Motel Riverain, de la Microbrasserie du Lièvre et du Pub du Terroir à Mont-Laurier. J'ai tout fait la planche nautique, du kayak. L'an dernier, mes entreprises ont passé au feu et j'ai tout perdu. J'avais besoin de me consacrer à une nouvelle activité propriétaire du Motel Riverain, de la Pour plusieurs pêcheurs d'expérience, le Baskatong est le paradis du doré. Ce poisson à la chair tendre surclasse les autres espèces tant par sa saveur que par la facilité avec laquelle on peut le pêcher. On le cuit en papillote avec un peu de beurre et de sel au-dessus d'un feu de camp, pour m'aider à passer au travers. Je

N'est-ce pas là le vrai charme d'un été au bord de l'eau?





LA CAPSULE LINGUISTIQUE

Par Marie-Paule Primeau

Le style

Les trois exercices suivants visent l'amélioration du style en remplaçant les verbes faire, mettre et être, verbes dits faibles, par des verbes plus justes. À la suite de cet exercice, amusez-vous à repérer ces verbes dans vos textes et à les remplacer.

Exercice 1

Dans les phrases suivantes, remplacez le verbe faire par un verbe plus précis :

- 1. La présidente du syndicat a demandé à Alexandre de faire le procès verbal de la réunion.
- 2. Ton entreprise fera-t-elle des profits cette année ?
- 3. Marie-Ange fera un chèque à l'ordre de Laurent.
- 4. Francis est prêt à faire l'impossible pour maintenir la bonne entente dans sa famille.

Exercice 2

Dans les phrases suivantes, remplacez le verbe mettre par un verbe plus précis :

- 1. Raoul mettra en jeu toute son énergie pour réussir.
- 2. Josée voulait mettre des objets de couleur les uns à côté des autres.
- 3. Marie-Claire, en mettant ces citations dans son allocution, a charmé les citoyens.
- 4. Lucie a mis sa copine Isabelle au courant des rabais de saison chez Benetton.

Exercice 3

Dans les phrases suivantes, remplacez le verbe être par un verbe plus précis :

- 1. Sébastien est trop sûr de son talent.
- 2. La hausse des prix de l'essence est de plus en plus intense.
- 3. Charles est nettement au-dessus de ses concurrents.
- 4. À l'avenir, les inscriptions aux cours de natation seront de plus en plus nombreuses.

Réponses

Exercice 1:1. rédiger, 2. réaliser, 3. émettra, 4. tenter Exercice 2:1. déploiera, 2. juxtaposer, 3. intégrant, 4. informé Exercice 3:1. surestime, 2. s'intensifie, 3. surclasse, 4. augmenteront

Source : Exercices pratiques de français de Jacqueline Bossé-Andrieu



LA REVUE PAR ET POUR LES ÉTUDIANTS DES CYCLES SUPÉRIEURS



LE FICSUM M'A REMIS 250\$
EN PLUS DE ME DONNER UNE
VITRINE POUR MON PREMIER
ARTICLE SCIENTIFIQUE!

— ÉTUDIANTE AUX CYCLES SUPÉRIEURS EN PHYSIQUE

FICSUM.COM (2)



LECTURE

Pour ce numéro spécial, nous vous proposons des coups de coeur, des lectures de divers horizons qui ont attiré notre attention cet automne.

Affamés de lecture, régalez-vous!

À la poursuite de Jonas I – Belle-Bite le hobo, de Hector Vigo (Guy Genest) Montréal, XYZ éditeur, 2010



Au commencement était la Verge et la Verge était avec Jonas et la Verge était Dieu. « Une queue comme celle-là, mes petits coeurs, vous ne pourrez pas l'imaginer même si je vous en parle pendant des heures. [...] Tu ouvres les yeux parce que ça bouge, là, tout près, et d'abord tu crois que ce n'est qu'un bonhomme en train de pisser, mais tout à coup tu réalises avec quoi il le fait, bordel de cul! » Celle qui parle, c'est Betty-la-Bombe qui se lance aussitôt dans une assez merdeuse course au pénis, vers celui qu'elle surnomme Belle-Bite. « Belle-Bite! Elle m'a surnommé Belle-Bite! Comme si un homme n'était rien de plus que son engin! »

Le froid de Québec est mordant et notre héros arpente les artères de la ville en quête d'un refuge. Il ne tarde pas à être fait prisonnier par le Grand Bernie, « l'obscurissime roi des rats, maître occulte du port, des bas quartiers et des égouts », qui projette de le remettre à Vladimir-le-Borgne, « dont l'âme ne compte plus qu'une seule fibre : celle de la vengeance » afin d'honorer une dette de jeu. Et que dire de la Brigade des égouts qui ne peut plus mener son travail à bien, puisqu'elle est décimée un peu plus chaque jour par des rats toujours plus nombreux et affamés ?



La vie habitable : Poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires $Essai\,N^o\,06$ de la série Documents publié par $Nouveau\,Projet$, 2014

La poésie est un besoin essentiel. Plus encore, la poésie est un parti pris politique. À partir de ce postulat aussi simple que subversif, la comédienne, metteure en scène et auteure Véronique Côté tisse un petit essai lumineux qui s'avale comme une pinte d'eau fraîche, à grandes lampées émerveillées — ou se sirote lentement comme un chocolat chaud, laissant fondre les mots dans la bouche.

Pour ceux que ce genre littéraire rebute, aucune crainte : il n'est pas ici question de poèmes. On y parle plutôt de la nécessité de réintroduire un peu de lenteur, de beauté et de sens dans nos vies individuelles et collectives. Dans une langue à la fois riche et accessible, Véronique Côté évoque pêle-mêle souvenirs d'enfance et enjeux sociaux, amour du fleuve Saint-Laurent et lutte pour la défense de l'environnement. Cinq entrevues de personnalités inspirées ponctuent le texte. Un véritable manifeste pour une révolution poétique.

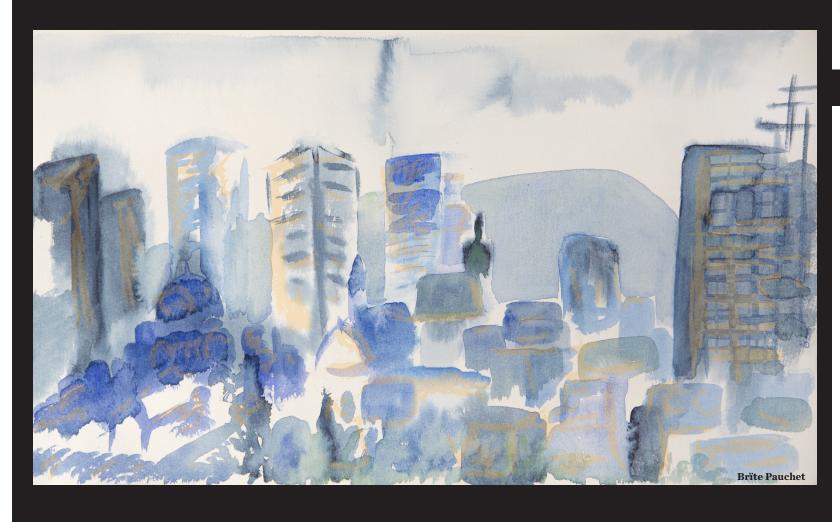


Curium, un nouveau venu dans le paysage québécois Editions BLD

Un nouveau magazine pour ados a vu le jour cet automne. *Curium* se veut un outil d'information pertinent et indispensable pour comprendre les liens, parfois évidents parfois flous, entre science, société et technologie. Si le premier numéro a exploré les limites du corps et de la conscience du genre humain, le magazine s'est ensuite attaqué aux frontières, les plaçant et les déplaçant dans tous les sens, pour en faire comprendre tant l'imperméabilité que la vacuité.

Si vous pensez que les adolescents sont curieux et ouverts sur le monde, osez lire le magazine, et, pourquoi pas, proposer vous-même un sujet digne de leur intelligence.





Le Reporter revient en mars.

Envie de participer?

Expérimentés ou débutants, envoyez-nous vos propositions: lereporter.redaction@gmail.com